

Les Larmes de l'Enéark

A.D. Martel

Chapitre 1

— Amunet ! cria le garçon pour la énième fois.

Ses petits poings tambourinèrent à la porte qui restait obstinément close.

— Amunet ! Je suis désolé si j'ai été méchant ! Pardon, pardon ! Amu...

L'ouverture du battant le réduisit aussitôt au silence. Une femme à la peau hâlée et aux cheveux complètement blancs le fixa d'un air sévère. Elle portait une brassière et une jupe courte en cuir. Elle n'avait pas besoin de plus pour se protéger de la touffeur qui leur parvenait du désert. Malheureusement, même si elle ressemblait à Amunet, ce n'était pas elle qu'il recherchait.

— Amu..., recommença-t-il.

— Cela suffit, Haroun ! le gronda-t-elle d'une voix si grave qu'elle le fit sursauter. Tu as cinq ans, tu n'es plus un enfant ! Amunet ne veut plus s'occuper de toi, débrouille-toi tout seul.

— Mais...

— Mais quoi ?

Les lèvres du garçon tremblèrent, néanmoins il prit son courage à deux mains et bégaya :

— Je l'aime !

Les traits de la Saélienne se contractèrent et elle lança sèchement :

— Amunet ne t'aime plus. Fais-toi une raison.

La porte se referma presque sur le nez de l'enfant, et ses vibrations résonnèrent jusque dans son cœur. Sa gorge se crispa, ses yeux le brûlèrent.

Toutefois, il n'appela plus Amunet. De terribles sanglots déchirèrent d'un coup sa poitrine. Il s'empressa de courir loin de cette porte et du monde qui l'avait bercé depuis sa naissance. Des hommes aux vêtements blancs l'observèrent avec curiosité, mais il décida de les fuir comme la peste. Il ne les connaissait pas, et il ne voulait pas les connaître !

Il parcourut l'atrium où coulait une fontaine, puis les pièces colorées de mosaïques, pour finalement pénétrer dans sa nouvelle chambre qu'il considérait comme une prison. Son visage s'enfonça dans les coussins en satin mauve sur sa couche, et il se mit à pleurer à chaudes larmes.

Dès lors, il ne quitta plus son nouvel abri. Amunet lui avait dit de passer la nuit là, seul, car il était un grand. Il fallait qu'il s'exécute. Amunet serait forcément contente. Elle le récompenserait en le serrant dans ses bras, en le recouvrant de petits bisous...

— Amunet ! cria-t-il après des heures à pleurer.

Son odeur, sa chaleur... Elles lui manquaient tellement ! Pourquoi ne pouvait-il pas rester avec les autres enfants ? Pourquoi faire comme s'il n'existait plus ?

— Amu...

— Non, mais c'est pas fini ! s'exclama quelqu'un.

Haroun se tut immédiatement, les sens aux aguets. Néanmoins, la voix n'était ni rauque ni grave comme celle des protectrices.

— Qui est là ? lança-t-il. Où te caches-tu ?

Ses doigts s'enfoncèrent dans le coussin qu'il tenait désormais contre son torse. Une sueur glacée recouvrait son échine. Ses yeux scrutèrent l'obscurité de sa chambre, mais nulle lumière ne lui permettait de vérifier si un intrus s'était glissé près de lui...

— Amu...

— Mais tu ne vas pas recommencer ! s'agaça de nouveau l'inconnu. J'essaie de dormir ! Et demain, je dois nettoyer la mosaïque principale. On va encore me battre si je somnole !

Haroun cilla. Il ne comprenait rien de ces propos. Nettoyer une mosaïque ? Des gens passaient vraiment leur temps à ça ? Et se battre n'était pas bien. Amunet disait que les petits garçons...

Son cœur se resserra de nouveau en pensant à elle. Il renifla bruyamment, et même s'il tentait de se ressaisir, ses épaules tressautèrent sous la force de sa peine.

— Bon, j'ai compris. Pourquoi tu dors pas ? Raconte !

— Je ne parle pas aux inconnus ! rétorqua-t-il d'un air brave malgré sa voix vacillante. Montre-toi !

— Tu plaisantes ? C'est toi qui te caches !

— menteur ! Je te vois nulle part, et c'est MA chambre ! insista-t-il.

— Je dors ici depuis des années, c'est toi le menteur ! À moins...

Le mystérieux visiteur hésita, puis ajouta :

— Que tu sois un fantôme ?

— C'est quoi un fantôme ? répliqua aussi sec Haroun.

— Si t'es pas un fantôme, t'es quoi ?

— Un enfant.

Plusieurs secondes de silence suivirent. Haroun tendit l'oreille, mais seuls les battements précipités de son cœur lui parvenaient. Qui venait de lui parler ? Et qu'était un fantôme ? Aux inflexions de la voix quand elle l'avait mentionné, ça devait être terrible. Un bruit métallique résonna soudain sur le côté et, hésitant, il quitta sa couche pour se rapprocher du mur. Ses doigts rencontrèrent alors les aspérités d'une grille ouvragée. Un fin filet d'air lui chatouilla le visage et un nouveau tintement lui parvint :

— Tu es là-dedans ? demanda le mystérieux personnage.

Il écarquilla les yeux. Le son provenait bien de ce trou sombre !

— Non, c'est toi qui es là-dedans !

— Bon, tu n'es donc pas un fantôme. Tu vis simplement derrière le mur.

Les sourcils d'Haroun se froncèrent. Se pouvait-il qu'un petit garçon habite de l'autre côté ? Peut-être qu'un camarade avait été puni, comme lui ? L'espoir inonda son cœur, et il se pressa de demander :

— Combien de temps dois-je rester tout seul ? Tu sais pourquoi Amunet m'a puni ? Quand pourrai-je retourner...

— T'es puni ? répéta la voix.

La déception l'enveloppa. Alors, l'autre ne savait rien de sa détresse.

— Oui..., couina-t-il presque.

— Amunet, c'est ta maman ?

— Ma... quoi ? ajouta-t-il d'une intonation faible.

Il n'avait encore jamais entendu ce mot.

— C'est quoi ton problème ? Tu ne sais pas ce qu'est une mère ? Tu es sorti de son ventre !

Sortir du ventre d'une femme ? Mais ce garçon était complètement fou ! Ses mains se plaquèrent sur ses oreilles. Il devait naviguer en plein cauchemar. Haroun se leva et regagna avec précipitation sa couche. Non, non, non ! Il ne voulait plus parler avec l'autre. Il devait rester bien sagement ici jusqu'à ce qu'Amunet vienne le réconforter. Tout allait s'arranger...

Les sanglots l'emportèrent de nouveau. Le petit garçon semblait complètement anéanti. De nouveaux coups métalliques retentirent, mais il appuya un peu plus sur ses oreilles.

— Laisse-moi tranquille ! vociféra-t-il.

Le bruit se tut soudain et, malgré sa peine, la curiosité le démangea. Il retira ses mains et se tourna vers le mur.

— Ça y est, t'as fini de chouiner ?

Il déglutit. La voix lui provenait d'à peine un mètre. À genoux, il avança sur le sol jusqu'à la grille. Un visage apparut alors à travers les mailles en fer.

— Aide-moi à enlever ça, j’y arrive pas, c’est trop lourd !

La prudence aurait dû le convaincre de refuser, mais une chaleur réconfortante gonflait dans sa poitrine. Il n’était plus seul ! Ses petits doigts s’accrochèrent à la grille et, tandis que l’autre poussait, il tira de toutes ses forces dessus.

D’un coup, il tomba en arrière et un enfant émergea du tunnel. Toujours assis au sol et la plaque en métal contre lui, Haroun n’en croyait pas ses yeux ! Son mystérieux visiteur ne ressemblait en rien aux garçons qu’il connaissait. Très fin, il portait une tunique sombre à la couleur impossible à déterminer dans l’obscurité. Certes, un hâle recouvrait également sa peau, mais son corps était très maigre, tout comme son visage. Et surtout : ses cheveux étaient coupés courts, presque à ras du crâne. Le regard noisette de l’enfant se posa enfin sur lui et ses yeux s’écarquillèrent à leur tour. Il s’accroupit et saisit une des longues mèches noires d’Haroun.

— C’est joli, tes cheveux.

— Mer...ci, bredouilla l’intéressé avec surprise.

— Bon, maintenant que tu pleures plus, j’y retourne. J’ai besoin de dormir, moi.

L’enfant pivota, mais Haroun lui attrapa la main.

— J’ai peur tout seul.

Un soupir à fendre l’âme émergea de la poitrine de l’inconnu.

— Tu vas te remettre à pleurer, c’est ça ?

Penaud, Haroun baissa la tête.

— D’accord... Alors je vais dormir avec toi ce soir. Mais t’as pas intérêt à ronfler !

Contre toute attente, l’enfant s’allongea à même le sol, loin des coussins pourtant posés à quelques mètres. Ébahi par son attitude, Haroun l’imita. Les ténèbres l’empêchaient de bien distinguer son visiteur, mais en sa présence, il se sentait rassuré, réconforté.

— Comment tu fais pour ne pas avoir peur ? murmura-t-il d’un ton très sérieux. Tu es même passé par ce tunnel.

— J’ai six ans, moi, plus rien ne me fait peur, ricana l’autre avec fierté.

Néanmoins, au lieu de continuer à se moquer, son nouvel ami lui saisit la main.

— Dors, ou sinon je t’étouffe dans ton sommeil.

Haroun tressaillit et ferma les paupières. En revanche, il ne lâcha pas son compagnon. Épuisé par l’émotion de la journée, il s’endormit aussitôt.

Le lendemain, les rayons du soleil chatouillèrent la peau brune d’Haroun. Quand il ouvrit les yeux, il découvrit son bras tendu et, tournée vers le plafond, sa paume, vide... Il n’y avait plus personne.

Lentement, il cligna des paupières, puis s’assit. Avait-il rêvé l’étrange rencontre de cette nuit ? La tristesse s’empara de lui, avant que son regard n’accroche la grille en équilibre précaire

contre le mur. Elle était à peine posée et il manquait plusieurs centimètres pour reboucher le haut du trou. Son cœur s'emballa aussitôt. À cet instant, des bruits de pas attirèrent son attention. Ni une, ni deux, il attrapa des coussins et réalisa une tour pour cacher l'ouverture.

Une femme grande et musculeuse entra dans sa chambre. Des cheveux blancs couplés de laine de la même couleur tombaient sur ses épaules. Des os et des pièces de métal rehaussaient sa coiffure, qui tintait au fil de ses mouvements.

— Amunet ! s'écria-t-il, plein de joie.

Sans réfléchir, il se précipita sur elle et ses petits bras enlacèrent les cuisses de la guerrière. Néanmoins, celle-ci ne lui rendit pas son étreinte. À peine baissa-t-elle son regard sur lui.

— Haroun, tu n'es plus un enfant. Je t'interdis de venir pleurer à la porte comme hier !

Le ton d'Amunet s'avérait si glacé... Pourquoi lui parlait-elle de cette façon ?

— J'ai fait quelque chose de mal ? s'enquit-il d'une voix chevrotante.

— Non, c'est la vie, Haroun. Désormais, ne m'adresse plus la parole.

Les bras du petit garçon retombèrent contre ses flancs. Des tremblements saisirent tout son corps et il recula. Les joues baignées de larmes, il plongea ses yeux dans les siens. Amunet soutint son regard et il n'y décela plus rien de l'amour et de la tendresse qu'il lui connaissait.

— Je ne veux plus te voir, compris ?

Quelque chose se rompit en lui. Il se sentit tomber dans un puits sans fond. Une douleur incommensurable comprimait sa poitrine. Comme aucune réponse ne lui parvint, la guerrière aux cheveux blancs s'écarta et partit sans se retourner.

Alors le garçon explosa en sanglots.

Il ne sortit pas de sa chambre de la journée. Les rideaux et les mosaïques colorées de la pièce juraient atrocement avec les ténèbres qui envahissaient son petit être. Il aurait voulu mourir et ne plus souffrir de ce cruel abandon.

— Tu chouines encore ? s'exclama une voix étouffée.

Le soleil avait de nouveau réalisé son cycle et le jour se couchait. Haroun releva la tête, une lueur d'espoir dans sa poitrine. Malgré la faiblesse de son corps d'avoir trop pleuré, il se dirigea vers l'aération et en retira les coussins.

— Alors tu existes vraiment ? souffla-t-il. S'il te plaît, viens. Je ne veux pas être tout seul...

— Il en est hors de question ! rétorqua la voix si abruptement qu'elle lui provoqua un hoquet de peur.

Même l'inconnu décidait de l'abandonner !

— J'ai reçu une punition pour la crasse sur ma peau ! Si je repasse ce tunnel, mes fesses n'y survivront pas.

— Ne peux-tu pas te laver le matin ? s'enquit Haroun, surpris.

— Me laver, avec quoi ? se moqua son camarade.

— De l'eau, rétorqua-t-il aussi sec.

— Idiot, l'eau est trop précieuse. Je préfère la boire !

Sa réponse l'interloqua d'abord, et son regard dévia machinalement vers la bassine qui servait à ses ablutions.

— J'ai de quoi te laver, si tu viens.

— Toi, tu n'as qu'à venir. Mais retire tes vêtements pour ne pas les salir.

Haroun déglutit, avisant le tunnel sombre devant lui. Une sueur glacée glissa dans son dos, collante et humiliante.

— J'ai que cinq ans, je ne suis pas courageux, asséna-t-il.

— Alors, reste tout seul. Et dors !

Rester tout seul... Bon sang, non ! Plus que l'obscurité, la solitude l'épouvantait. Il retira sa tunique blanche. Désormais tout nu, il inspira profondément. Ses paupières se fermèrent et, sans réfléchir, il pénétra dans l'aération. Très vite, il dut se mettre à ramper, et les parois lui raclèrent la peau des genoux et des coudes.

Après ce qui lui sembla une éternité, il chuta d'un bon mètre en contrebas. Couché sur le dos, il ouvrit les yeux et découvrit son camarade, complètement ébahi face à lui.

— Tu l'as fait ! s'écria-t-il.

Il lui tendit la main et l'aida à se relever. Aussitôt, Haroun examina la pièce, de la taille d'un cagibi, à peine assez grande pour qu'un adulte puisse s'y allonger. La lueur d'une petite lampe à huile permettait d'y voir clair. Les murs et le sol se résumaient à de la terre battue et aucun mobilier ne décorait les lieux. Seule de la paille, avec un tissu élimé servant probablement de couverture, composait l'intérieur.

— C'est là que tu vis ? s'enquit Haroun, perturbé par sa découverte.

— Où je dors, précisa l'autre.

Debout, son camarade le dépassait d'une bonne tête.

— Y a assez de place pour deux, si tu veux.

Les yeux noisette de son compagnon descendirent alors sur le ventre d'Haroun et s'y attardèrent un moment.

— C'est quoi ça ? s'enquit-il.

— Tu as vu une bestiole ? s'inquiéta aussitôt Haroun.

Paniqué, il commença à tapoter frénétiquement sur son corps, lorsque son nouvel ami pouffa et lui bloqua les bras.

— Mais non, gros bêta. Ça, là. Cela te sert à quoi ? Comment tu l'as attaché ?

De l'index, il pointa son appareil génital. Haroun fronça si fort des sourcils que ceux-ci se rejoignirent.

— Bah, c'est mon zizi. Ça me sert à faire pipi.

L'autre pouffa.

— T'as pas besoin de ça pour faire pipi !

— Bah toi, tu fais comment alors, si t'es si malin ? se vexa Haroun.

Son camarade souleva sa tunique ocre toute trouée. Haroun ouvrit des yeux ronds de surprise. Entre les jambes de l'inconnu, il n'y avait pas de zizi ! Rien ne dépassait !

— Tu gardes le pipi dans ton corps ? Tu... le recraches par la bouche ? tenta-t-il.

L'autre se mit à rire si fort qu'il se recroquevilla en deux, dévoilant ses fesses rougies. De longues traces oblongues les barraient. L'agacement initial d'Haroun se mua progressivement en tristesse.

— Ça fait mal ?

— On s'habitue, déclara en un haussement d'épaules son aîné. Et non, je fais pipi par le trou entre mes jambes. Comme toutes les filles.

— Tu es une fille !

Les rouages dans la tête d'Haroun s'imbriquèrent. Amunet était également une fille, mais elle avait des cheveux longs... Et jamais encore il n'avait vu d'enfant fille. Alors, elles existaient vraiment ?

— Bah oui, répondit celle-ci en levant les yeux au ciel. Pas toi ?

Cette fois, ce fut au tour d'Haroun de s'esclaffer.

— Non, je suis un garçon ! Et plus tard, je serai un homme !

— Un homme ? répéta bêtement la petite fille. Oh, j'en ai entendu parler. Ils existent vraiment ?

Haroun cessa de rire et la dévisagea un peu plus. Quelle drôle de... fille ! Durant plusieurs minutes, ils s'examinèrent, puis finalement, la fillette soupira :

— Allez, dormons. Du travail m'attend demain.

— Du travail ? demanda une fois de plus Haroun.

— Oui, je sers les fantômes qu'il y a là-dedans.

Elle pointa du doigt le mur d'où provenait Haroun.

— Les fantômes ? répéta-t-il avec un frisson.

— Oui, ils sont toujours recouverts de voiles blancs quand on les voit. Et on ne doit pas s'en approcher, au risque de mourir. Fais très attention. C'est vraiment vrai, tu sais !

Haroun cilla face à la mine très sérieuse de sa camarade.

— Mais il n'y a que des garçons comme moi dedans. Enfin, des garçons et des hommes.

— Tu veux dire avec des zizis ?

Haroun se mordit un instant la lèvre. Il avait déjà vu ceux des bébés et des plus petits autour de lui, mais jamais ceux des hommes. Néanmoins, il supposait qu'il ne tombait pas en grandissant. Du moins, il l'espérait. Il se promit de vérifier tout ça très prochainement et acquiesça.

— Mais alors... pourquoi la gouvernante nous mentirait ?

— Tu n'as qu'à venir voir, si tu me crois pas ! contra Haroun, légèrement vexé.

— On verra, conclut la petite fille, peu sûre d'elle. Bon, maintenant, dors.

Elle s'allongea à même le sol et Haroun hésita, regardant vers la porte. Et si on le découvrait hors de sa chambre ? N'aurait-il pas des problèmes ?

— Ne t'inquiète pas, je n'ai pas de maman, rétorqua d'un ton neutre la fillette. Personne ne saura que tu es sorti de ton lit. Et je te réveillerai à l'aube.

Haroun acquiesça et s'allongea à ses côtés. La terre, dure sous ses hanches, le gênait, mais la chaleur de sa camarade l'aidait à surmonter tout l'inconfort de la position. Face à face, ils se souriaient et se dévisageaient, comme s'ils avaient chacun découvert un fabuleux trésor.

— Comment tu t'appelles ? interrogea le petit garçon.

— Lénïa, souffla-t-elle. Et toi ?

— Haroun, murmura-t-il du bout des lèvres. Lénïa, si j'ai bien compris, les mamans sont des filles, n'est-ce pas ?

Celle-ci hocha la tête et réprima un bâillement.

— Est-ce que... tu veux bien être ma maman ?

L'intéressée gloussa et Haroun fit la moue, de nouveau vexé. Il se tourna sur le dos pour bouder, lorsque de petits bras entourèrent son corps.

— Je suis trop jeune pour être ta maman, mais je veux bien être ta grande sœur.

— Ma grande sœur ? répéta-t-il, ne comprenant pas ce mot.

— Oui, une grande sœur veille sur son petit frère.

Une douce chaleur se répandit dans le cœur d'Haroun et les larmes coulèrent de nouveau sur ses joues, tandis que la fillette l'entraînait tout contre elle. Mais cette fois, il s'agissait de larmes de joie.

— Je t'aime bien, chuchota-t-il en inspirant profondément son parfum de suie et de chandelle.

— Même si tu as un truc inutile entre les jambes, je t'aime bien aussi, souffla-t-elle, à moitié endormie.

Haroun sombra également, le sourire aux lèvres.

Chapitre 2

Dix ans plus tard.

— La manière de vous tenir reflète la pureté de votre âme. Il convient de garder la tête droite et de marcher posément, sans se précipiter.

Maître Souliman joignit les gestes à la parole devant la petite assemblée d'adolescents. Ses cheveux gris flottaient à peine autour de ses épaules quand il se déplaçait, ou plutôt, quand il glissait sur le sol. Des expressions admiratives échappèrent aux plus jeunes tandis qu'Haroun, le plus âgé du groupe, se retenait tout juste de soupirer.

— Il est important de maintenir sa colonne vertébrale droite, comme si votre crâne devait toucher le ciel, poursuivit Souliman. Pour vous assurer de bien faire, prenez un bol et avancez sans le faire tomber. Allez !

Chaque garçon — ils étaient environ une dizaine — alla chercher un récipient en bois. Haroun se dirigea vers la fontaine au milieu de l'atrium et remplit le sien composé de terre cuite. Les plus expérimentés devaient reproduire l'exercice avec deux difficultés en plus, afin de corser le défi. Il soupira une nouvelle fois et admira la double vasque. Il aimait ces formes circulaires et les traits géométriques ciselés dans la pierre. Même s'il n'en avait jamais vu, il supposait que les motifs représentaient des fleurs.

Résigné, il se redressa et entama sa marche parmi les garçons dans l'atrium. Il contrôla sa respiration et posa un pied devant l'autre avec soin, là où ses camarades devaient recommencer à plusieurs reprises.

— Wouah, Haroun est vraiment le meilleur !

— Regarde comme il est beau !

— Je veux devenir comme lui, plus grand !

Le cœur du jeune homme se remplit de fierté. Toujours calme, il avait répété chaque exercice imposé dans l'Enéark — le lieu où il vivait — jusqu'à l'exécuter par automatisme. Même s'il n'y croyait plus vraiment, une part de lui continuait d'espérer qu'un jour Amunet le féliciterait. Cependant, la vieille protectrice s'était complètement désintéressée de lui et lui préférait depuis longtemps les bébés.

Quelque chose percuta soudain son dos et il contracta les épaules. Le bol bougea légèrement, mais il retrouva vite sa position de départ. Fort heureusement, ses camarades, très concentrés, n'avaient rien vu. Un sifflement lui parvint alors aux oreilles et d'un coup, le récipient se renversa sur une partie de ses cheveux et de son torse, avant de se briser au sol.

— Haroun ! Ce n'est pas parce que tu es le plus ancien qu'il faut rêver ! gronda Souliman. Tu rentres, et tu nous confectionneras vingt bols pour racheter ta faute ! Nettoie-moi ça, d'abord !

Le jeune homme s'accroupit aussitôt, obéissant, tandis que des murmures désolés se répandaient autour de lui. Il ramassa chaque morceau et les déposa dans son large vêtement blanc, jusqu'à ce que ses doigts rencontrent un gros caillou gris. Sa mâchoire se contracta, mais il n'émit aucun commentaire. Il se redressa, la tête haute, et déclara :

— Oui, maître.

Satisfait, le Saëlien reporta son attention sur les garçons plus jeunes. Haroun, d'une démarche qui se voulait le moins raide possible, se dirigea vers l'intérieur. Il franchit les arcades, ses pieds se posant en silence sur le sol recouvert de mosaïques colorées. Des femmes aux cheveux blancs, leur main droite refermée autour d'une lance, l'observèrent du coin de l'œil, mais aucune ne lui adressa la parole. Leur comportement quotidien ressemblait davantage à celui d'une statue qu'à celui d'un interlocuteur.

Enfin, il arriva dans une pièce sombre munie d'un gigantesque four en pierre servant à cuire la céramique. Avec un soupir, il déposa les débris sur une table en bois, puis se tourna vers l'argile qu'il devrait malaxer. Réaliser de nouveaux bols lui prendrait des heures, car son maître désirait une symétrie parfaite. Et il avait l'œil !

Des paumes impérieuses glissèrent soudain sur son torse et un corps plus petit que le sien se plaqua contre son dos.

— Tu m'as manqué..., souffla une voix féminine.

Un coin des lèvres d'Haroun s'étira. Au lieu de lui rendre son étreinte, il tira sur une des mains qui l'emprisonnaient et y déposa la pierre qu'il avait ramassée.

— Je crois que ceci t'appartient.

Les bras autour de lui se relâchèrent et un petit gloussement confirma ses doutes. Il se retint de sourire et déglutit avant de prendre une voix rauque.

— J'espère au moins que tu es contente !

— Oui, se gaussa l'impertinente, toujours derrière lui. Tu es beau quand tu es mouillé et fâché.

Il se retourna par réflexe, une vive chaleur recouvrant ses joues. Lénia, vêtue d'une jupe ocre et d'une simple brassière, lui souriait de manière insolente.

— Allez, viens !

Elle lui attrapa la main et le tira vers une petite porte dérobée utilisée par les domestiques.

— Haroun ! gronda soudain une voix.

Lénia le lâcha et elle disparut en un éclair dans les ombres de la pièce. Le jeune homme se retourna par réflexe et inspira profondément. Il se concentra pour adopter une expression neutre, surtout pour chasser la rougeur de son visage.

Souliman apparut dans toute sa magnificence. Sa crinière grise tombait jusque sur ses hanches et il respirait un tel sérieux qu'Haroun ne put que déglutir.

— Pardonnez-moi maître, je n'ai pas encore commencé..., bredouilla-t-il en baissant la tête.

Contre toute attente, une main se posa sur son épaule.

— Haroun... Tu sais que si je suis dur avec toi, c'est pour ton bien ?

— Oui, maître...

— Regarde-moi.

L'intéressé obtempéra, non sans crainte. Les yeux de Souliman, d'un rouge très foncé, semblaient parfois capables de lancer des éclairs. Néanmoins, aujourd'hui, Haroun y découvrit une certaine douceur, si ce n'est... de la fierté ?

— Je t'observe depuis longtemps. Le moment est venu pour toi de quitter le rang des garçons et de devenir un membre à part entière de l'Enéark. Haroun... Il est temps que tu deviennes un homme.

Le vieillard posa une main solennelle sur la tête de son protégé. Celui-ci ne savait que répondre. Il n'ignorait pas l'honneur qui se présentait à lui. Après des années d'enseignement, à apprendre à bien se comporter, les portes d'un nouveau monde s'ouvraient à lui !

— Tu ne dis rien ? rétorqua Souliman, en fronçant légèrement les sourcils.

— Si ! éclata presque Haroun, avant de reprendre de manière beaucoup plus posée. Je vous remercie, maître, c'est un véritable honneur !

— Bien, ajouta ce dernier. Tu pars demain. Mais que cela ne t'empêche pas d'accomplir ta punition. Tu seras bientôt un homme, tu dois comprendre que chaque geste, chaque décision, entraîne des conséquences.

Il retira sa main et lui adressa un sourire paternel. Le garçon s'inclina légèrement, son cœur n'en pouvait plus de battre.

— Euh, Haroun, tu sais qu'il est parti ? déclara Lénia. Tu peux te redresser.

Complètement stupéfait, son camarade restait figé, le dos arqué en avant. Il cilla, puis laissa éclater toute sa joie :

— Tu as entendu ! L'Enéark estime que je suis prêt à devenir un homme !

Il attrapa les avant-bras de la jeune fille et celle-ci fit la moue.

— Quoi, tu n'es pas contente pour moi ? se renfrogna-t-il.

Même s'il serait bientôt adulte, il avait encore le droit de bouder comme un enfant.

— C'est juste que ça va être long d'attendre ton retour...

La petite mine que Lénia lui présenta le fit fondre. Sans réfléchir, il la serra dans ses bras.

— Ne t'en fais pas, grande sœur, je reviendrai vite. Et puis, ça te laissera du temps pour imaginer de nouvelles farces. D'ailleurs, à ce sujet...

Il soupira en avisant l'argile qui n'attendait qu'à être travaillée.

— Non, tu vas venir avec moi, objecta Lénia. On ne va plus se voir...

Haroun secoua la tête.

— Les bols ne vont pas se faire...

Lénia le lâcha et retira un tissu brun d'un monticule sur le sol pour dévoiler une trentaine de céramiques parfaitement circulaires.

— Tout seuls..., termina Haroun.

Le garçon passa ses doigts dans ses cheveux, complètement soufflé.

— Cela a dû te prendre...

— Tais-toi et cesse de perdre du temps, idiot, le tança-t-elle. Viens !

D'un geste vif, elle lui attrapa la main et l'entraîna dans son sillage.

Haroun n'avait pu trouver le sommeil de la nuit, tant et si bien que Lénia avait renoncé à dormir avec lui. Leste comme un chat, elle était repartie par les toits. Le garçon s'émerveillait à chaque fois de son agilité. Plus les années passaient, plus elle se montrait habile pour se dissimuler des protectrices. Depuis leur rencontre, Lénia n'avait jamais abandonné Haroun. Elle veillait sur lui en tant que grande sœur. Elle pensait les blessures de son cœur, et lui les siennes. Il n'avait jamais vu à quoi ressemblait sa vie à l'extérieur, mais ses mains abîmées et les muscles qui saillaient sous sa peau indiquaient des tâches rudes et difficiles.

Lui, au contraire, demeurait un enfant, qui devait rester sage et obéissant. Du moins, presque... Il l'était le jour et dévoilait son vrai visage seulement à son amie.

Dès le lever du soleil, Haroun se tint prêt. Ahmet, de dix ans son aîné, le trouva, non sans surprise, habillé.

— En voilà un qui est impatient ! ricana-t-il.

Il lui tendit un grand drap blanc et un voile de perles.

— Qu'est-ce que c'est ? s'enquit le garçon.

Son camarade lui sourit d'un air mystérieux.

— Tu verras.

Haroun, curieux, emboîta le pas de l'homme. L'appréhension commençait à gonfler dans sa poitrine, si bien que des tremblements incontrôlés saisirent ses mains. Il les cacha sous le tissu et tenta d'inspirer calmement.

Leurs pieds nus foulèrent les mosaïques encore fraîches de la nuit. Les enfants dormaient toujours, mais des femmes aux cheveux blancs les regardèrent passer dans l'atrium. Le cœur d'Haroun opéra un triple salto. Parmi elles se trouvait Amunet. Les années avaient profondément marqué son visage. Le garçon ne se rappelait pas l'avoir connue aussi vieille. Ou bien était-ce parce que, enfant, il n'y prêtait pas attention ? Souliman ressemblait à un jeune homme en comparaison.

Contre toute attente, elle le salua d'un hochement de tête. La stupeur l'empêcha de répondre. Ahmet l'attrapa par la manche et le tira pour qu'il accélère. Les deux jeunes gens se retrouvèrent

alors devant de très larges portes encadrées de murailles sur lesquelles se tenaient des guerrières. Toute leur attention restait rivée vers l'extérieur.

— Te souviens-tu des enseignements de maître Souliman ? s'enquit Ahmet.

Le garçon acquiesça vivement.

— Bien, lui sourit son camarade. Il est temps de les mettre en application. Néanmoins, je vais te rappeler le plus important.

Il se saisit de l'épais tissu blanc qu'Haroun tenait, pour le passer au-dessus de sa tête.

— Hors de ses murs, tu ne dois jamais te dévêtir. Il en va de ta sécurité.

Il cacha ses longs cheveux noirs et le haut de son front, pour ensuite ramener le drap autour de son cou. Dans un savant mélange de tours et de nœuds, il fixa enfin le tout. Puis, il s'empara du voile de perles, et l'accrocha à l'aide d'épingles sur le tissu, au-dessus de chaque oreille d'Haroun.

— Tu ne dois pas non plus parler, à moins d'être seul avec un autre homme, ou si Souliman t'en donne la permission.

Haroun acquiesça une nouvelle fois et les perles cliquetèrent autour de lui.

— Et s'il y a urgence ?

— Il y a un récipient pour uriner à l'intérieur de ta caravane, précisa Ahmet.

Haroun fronça les sourcils. Sa caravane ?

— Mais si...

Son aîné posa ses mains sur ses épaules.

— Ne t'inquiète pas, tout se passera bien. Et pour les vraies urgences, tu pourras compter sur le soutien de ta protectrice.

— Ma protectrice ? répéta bêtement le garçon.

Ahmet adressa un grand signe de bras vers la muraille et, aussitôt, une jeune femme musculeuse descendit les escaliers. Une main bien serrée sur sa lance, elle respirait la solennité. Ses tresses blanches avaient été rassemblées en une natte épaisse derrière ses omoplates et des peintures de guerre pâles recouvraient sa peau très foncée. Contrairement aux autres guerrières, elle n'arborait aucun attribut dans ses cheveux.

— Haroun, je te présente Wassilati. Elle est encore jeune, mais s'est démarquée de ses sœurs par sa bravoure. Désormais, sa vie est liée à la tienne. Elle sera ta protectrice.

L'intéressée se jeta presque aux pieds d'Haroun.

— Je te protégerai de tes ennemis, de toi-même et de moi-même, quitte à sacrifier ma vie, Haroun.

Celui-ci déglutit, complètement estomaqué par son attitude. La protectrice sortit des sandales d'un sac à sa ceinture et tendit la main vers son pied. Haroun dévisagea Ahmet, qui acquiesça. Il avança légèrement la jambe et Wassilati le chaussa. Pas un seul instant, elle ne frôla sa peau.

Néanmoins, la douceur de son geste frappa Haroun. Celle-ci contrastait avec la corpulence de ses muscles déjà bien dessinés.

— Merci, Wassilati...

Elle leva un regard étonné vers lui, et il contempla ses grands yeux ourlés de noir. Wassilati ne ressemblait en rien à Lénia. Il émergeait d'elle une force et une puissance brutes qui la rendaient à la fois belle et effrayante.

— Une autre chose, mon frère... Tu n'as jamais à dire merci à ta protectrice. Considère-la... Comme une extension de toi-même.

Ahmet lui offrit un sourire moqueur et se drapa lui-même des attributs des hommes de l'Enéark. Alors, une femme d'une trentaine d'années le rejoignit et, sans même la regarder, il se dirigea vers la porte.

Wassilati, elle, restait au sol.

— Relève-toi, l'enjoignit Haroun.

À peine eut-elle obéi qu'il ajouta :

— Quoi qu'en dise Ahmet, merci, Wassilati, d'accepter de me protéger.

Son interlocutrice montra une fois de plus sa surprise, mais se ressaisit vite. Pour toute réponse, elle se raidit et hocha la tête. Une légère rougeur colora le dessus de ses joues et Haroun sourit derrière son collier de perles. Il aimait déjà sa protectrice.

Les portes s'ouvrirent alors en grand et la lumière du soleil aveugla d'abord Haroun. Son cœur se contracta dans sa poitrine. Devant lui, se tenaient des ensembles de bœufs tirant des cabines sur roues recouvertes de riches étoffes. En contrebas s'étirait la ville de ses ancêtres. Des clameurs s'en élevaient, tandis qu'au loin, de l'autre côté de murs gigantesques, le désert dévorait l'horizon.

— Es-tu prêt à accomplir ton destin ? le railla Ahmet.

Sa protectrice lui tendit un bras et il s'en aida pour entrer dans l'un des trois convois. Haroun sentit la sueur couler le long de sa nuque et sa si belle assurance fondit comme neige au soleil. Une pierre lui percuta alors le dos, et le courage remplit ses poumons. Wassilati fronça les sourcils et se tourna vers les murailles. Haroun lui prit la main pour attirer son attention.

— Tout va bien se passer, déclara-t-il d'un ton affirmatif. Je reviens bientôt.

Wassilati attarda un instant son regard sur leurs doigts qui se touchaient, puis acquiesça et l'aida à monter. Elle avait sans doute cru que ces mots lui étaient adressés, mais Haroun les avait prononcés pour Lénia.

Il s'installa sur la petite banquette et pencha la tête pour tâcher de distinguer les silhouettes sur les remparts. Une étoffe lui cacha aussitôt la vue et il se retrouva plongé dans un noir quasi complet.

Il serra alors ses mains l'une contre l'autre et, tandis que les bœufs avançaient en faisant se balloter la carriole, il inspira profondément.

— Je reviens vite, Lénia, et cette fois, je serai un homme.

La tension irradiait chaque muscle d'Haroun. Coincé dans sa protection de tissu sans pouvoir distinguer l'extérieur, il crut à plusieurs reprises devoir vider son estomac. Les clameurs le tinrent d'abord à l'affût. Des voix de femmes suppliaient pour que le convoi s'arrête, afin qu'on leur octroie un peu d'eau ou de nourriture. Des grognements et des bruits étouffés leur répondirent, et Haroun déglutit.

Il ne connaissait de la ville, de l'autre côté de la muraille, que ce que Lénia lui avait raconté. Mais à ce qu'il avait compris, il valait mieux ne jamais s'en approcher. Si ensemble ils enfreignaient la règle de ne jamais quitter l'Enéark, ils ne dépassaient jamais les maisons en enfilade sur la falaise, où de riches familles résidaient. Le crime et la misère régnaient partout ailleurs, et Souliman ne cessait de répéter qu'un homme n'y avait pas sa place.

Lorsque les cris s'apaisèrent, le garçon inspira profondément. Néanmoins, la peur que lui inspirait le bidonville fut vite remplacée par le sentiment d'inconfort de son moyen de locomotion. Malgré les coussins et les tissus doux au toucher, ses fesses souffraient des ballottements. Pire, la chaleur devenait insupportable. Les étoffes rougeoyaient sous la puissance des rayons du soleil. Parfois, une ombre passait et des hennissements lui apprenaient que les cavalières ne cessaient de tourner autour de lui.

— Tout va bien ? s'enquit une voix féminine.

Il acquiesça, ses perles s'entrechoquant dans le mouvement.

— Maître ? réitéra la personne.

Haroun secoua la tête. Maître ? Quelle étrange façon de le nommer ! Un pan de tissu se redressa et il cligna des yeux pour affronter la luminosité. Progressivement, le visage de Wassilati lui apparut, soucieux.

— Oui, ça va..., murmura-t-il du bout des lèvres malgré la nausée.

La protectrice fronça les sourcils.

— Un maître ne doit jamais mentir à sa protectrice ! Surtout quand il s'agit de sa santé.

Le drap retomba et Haroun, penaud, s'enfonça un peu plus dans les coussins. Comment avait-elle deviné son mensonge ? Il ne voulait pas se plaindre dès sa première sortie et donner mauvaise impression...

Le tissu se releva de nouveau. Armée d'une pince en os dans la bouche, Wassilati se pencha. Elle accrocha son outil de fortune aux voiles, de sorte à former une ouverture d'une dizaine de centimètres.

— Concentre-toi sur l'horizon, et ça va passer. J'enlèverai la pince quand on sera presque arrivés ou si nous croisons un groupe de Saéliennes.

— Merci..., commença Haroun, touché de l'attention.

Wassilati lui fit de gros yeux, mais ne fit pas de commentaire. Elle se retira, montrant une dextérité à nulle autre pareille. Elle conduisait son cheval à la seule force de ses jambes. Haroun

l'admira, jusqu'à ce qu'elle disparaisse de son champ de vision. Alors, il s'exécuta et fixa les dunes caillouteuses. Un désert sec et aride, composé parfois de quelques buissons épineux, résumait leur voyage. Il correspondait à ce que Souliman avait toujours expliqué : un cimetière de chaleur dans lequel il ne fallait surtout jamais s'aventurer seul.

Le soleil avait eu le temps de monter haut dans le ciel, puis de redescendre, lorsque le tissu de son convoi recouvrit totalement l'ouverture qui lui permettait de mieux respirer.

Les battements de son cœur s'accéléraient et il se concentra sur son souffle pour les calmer. Aujourd'hui, il allait devenir un homme. Il ne savait comment, mais il était prêt à embrasser cet honneur. Est-ce que ce serait douloureux ? Est-ce que la vie lui semblerait tout autre ? Après tous les exercices et la sévérité de Souliman, il ne pouvait s'imaginer qu'une épreuve terrible à endurer.

Les bêtes qui le tiraient s'arrêtèrent subitement. Il déglutit et attendit, lorsqu'une voix grave et chaude déclara :

— Que les membres de l'Enéark et ses protectrices entrent dans l'enceinte sacrée de notre clan ! Moi, Soumaya, cheffe de clan, vous y autorise !

Les bœufs meuglèrent et se remirent en marche. Alors, c'était là qu'on le conduisait ? Dans un clan de Saéliennes ? Souliman leur avait expliqué qu'en dehors de l'Enéark, des femmes vivaient ensemble. Contrairement aux Saéliennes résidant dans l'enceinte proche de l'Enéark, elles possédaient leur indépendance et respectaient les règles de leur aînée.

Le tissu qui refermait sa prison dorée se releva subitement et Wassilati apparut, main tendue. Un peu perdu, il s'en saisit pour descendre. À peine posa-t-il sa sandale à terre, qu'Haroun tituba. Sa protectrice lui enserra alors la taille et il dut s'appuyer contre elle pour ne pas tomber. Le sol lui semblait incroyablement instable.

Un petit ricanement lui parvint et il croisa les yeux amusés d'Ahmet devant lui. Malgré les heures de voyage, il respirait la santé. Néanmoins, Haroun ne s'en offusqua pas. Il avait appris depuis bien longtemps à ne plus se vexer. Son regard courut sur les alentours. Leur convoi s'était arrêté derrière une série de huttes en terre battue, solidifiées par de gros rondins en bois. Du chaume recouvrait les toits.

Des Saéliennes, il ne distinguait aucune trace. Peut-être était-ce parce qu'une dizaine de protectrices faisaient le pied de grue à une cinquantaine de mètres d'eux ? Bien droites, une main autour de leurs lances, elles présentaient un faciès glacé et formaient un rempart contre l'extérieur.

— Je t'aide à entrer ? s'enquit Wassilati.

Haroun la dévisagea un instant. Elle semblait plus inquiète qu'amusée. Alors, il sourit pour la rassurer, avant de se rappeler qu'elle ne voyait pas ses expressions sous son rideau de perles.

— Cela va...

— Chut, souffla sévèrement Ahmet.

Ses yeux s'exorbitèrent. Le silence... Haroun l'avait oublié ! Il secoua vivement la tête envers sa protectrice, puis, les épaules redressées, avança vers Ahmet. Ensemble, ils pénétrèrent

à l'intérieur du bâtiment, où attendait déjà Souliman, assis sur de la paille tressée. Un bol rempli d'herbes brûlées répandait de la fumée et leur offrait une odeur épicée.

Les deux arrivants s'installèrent de part et d'autre de lui, également sur une natte. La rusticité de l'endroit laissa Haroun perplexe. Aucune mosaïque n'ornait le sol, composé lui aussi de terre battue. De légères ouvertures entre le mur et le toit permettaient à l'air de s'engouffrer, mais l'atmosphère demeurait étouffante. L'intérieur était d'ailleurs démunie de meubles. Seuls une cruche remplie d'eau et un bol avec de la viande séchée trônaient devant chaque paillasse, en plus du bol à fumée au milieu de la pièce.

— Reposez-vous, annonça d'une voix grave leur maître. Nous avons quelques heures devant nous. Puis, Haroun, tu deviendras un homme.

L'intéressé acquiesça vivement, les nerfs de nouveau à vif. Ahmet s'allongea et il l'imita. Le tissu blanc collait à son crâne, aussi y porta-t-il les mains pour l'enlever, lorsque son camarade secoua la tête. Alors, épuisé, Haroun ne bougea plus. Malgré l'inconfort de la situation, il se sentait en sécurité avec les protectrices qui montaient la garde à l'extérieur. Sa dernière pensée se dirigea vers Lénia. Bientôt, il la rendrait fière de lui.

**Rendez-vous le 17 décembre
pour la suite ! :D**

